

Le cinéma au Québec : une certaine image de nous-mêmes

Yves Laberge

Numéro 89, printemps 2007

Modernisation, changements, turbulences : les années 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6914ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, Y. (2007). Le cinéma au Québec : une certaine image de nous-mêmes. *Cap-aux-Diamants*, (89), 40–43.

LE CINÉMA AU QUÉBEC : UNE CERTAINE IMAGE DE NOUS-MÊMES



dominée par des réseaux de distribution favorisant seulement quelques pays : c'est-à-dire les États-Unis et la France. En conséquence, l'industrie de l'exploitation des salles et de la distribution des films était prospère; mais la culture québécoise était en fait absente des grands écrans.

DANS UNE SALLE DE CINÉMA EN 1960

Aller au cinéma en 1960 signifiait assister, pour moins d'un dollar, à un programme comprenant normalement la projection d'un long métrage (défini comme un film d'un format d'au moins une heure), s'il s'agissait d'une primeur, ou d'un programme double si les films dataient d'un an ou plus. Certaines salles se spécialisaient dans les exclusivités; d'autres – les « cinémas de quartier » – proposaient des reprises ou des programmes doubles, à un coût moindre. Plusieurs salles présentaient en avant-programme un complément dont le contenu n'était jamais connu à l'avance : des bandes-annonces de films inédits, des films publicitaires, et à l'occasion, un dessin animé, des nouvelles filmées ou un court documentaire que l'on identifiait sur l'horaire publié dans les quotidiens comme un « sujet court », sans donner plus de précisions sur le titre.

En 1960, la région de Québec comptait seize salles de cinéma, si on inclut celles de la rive sud: le Cinéma de Lévis, le Cinéma Bienville, et le Cinéma Etchemin. Les salles commerciales de Québec étaient : le Théâtre Capitol, le Cinéma Cartier, le Cinéma de Paris, le Classic, l'Impérial, l'Empire, le Lairer (dans Limoilou), le Laurier, le Pigalle, le Princesse, le Rialto, le Victoria et le Sillery. Ces salles ont disparu ou (dans le cas des trois premières) ont été transformées.

Par exemple, parmi les films à l'affiche à Québec, le 26 août 1960, on trouvait parmi les productions provenant de France *La Tête contre les murs* (1959), drame de Georges Franju, présenté au Pigalle. Le circuit des salles de quartier permettait de programmer des films plus anciens, alors que les salles de prestige misaient sur les primeurs et les exclusivités. Les primeurs venues de Hollywood étaient souvent projetées uniquement en anglais, sans sous-titres, comme *It Started in Naples* (1960), de Melville Shavelson avec Clark Gable et Sophia Loren, au Théâtre Capitol. Aucun long métrage québécois ou canadien n'était au programme en cette année 1960.

PAR YVES LABERGE

Pour tourner *Le chat dans le sac* (1964), Gilles Groulx (1931-1994) ne disposait que d'un budget de court métrage fourni par l'ONF; mais puisqu'il tenait à réaliser un « vrai film », c'est-à-dire un long métrage, il tourna rapidement avec une équipe réduite, improvisa même quelques séquences, en n'utilisant que très peu de pellicule et ne faisant que quelques prises de chaque plan. *Le chat dans le sac* demeure le film québécois qui exprime le mieux les préoccupations des jeunes intellectuels montréalais de 1964. (Photo ONF).

Revervoir la situation du cinéma au Québec en 1960 ne signifie pas forcément explorer l'ensemble des films québécois produits durant cette époque. En effet, au début des années 1960, presque tous les longs métrages présentés dans les salles de cinéma de Québec et de Montréal provenaient de l'extérieur de nos frontières : de France, des États-Unis, et dans une moindre mesure d'Italie ou d'Angleterre. Il existait à cette époque, encore plus qu'aujourd'hui, une omniprésence de films étrangers sur les écrans de tout le Canada. L'offre culturelle en matière de cinéma était totalement



■
Bûcherons de la Manouane (1962), court métrage d'Arthur Lamothe. Le plus beau film sur le froid, montrant sobrement la situation difficile dans les camps de bûcherons de la Mauricie, à la fin de 1961. Le commentaire neutre cachait une analyse critique du quotidien des bûcherons. (Photo ONF, Archives de l'auteur).

Durant la même période à Montréal, au Saint-Denis et au Bijou, on pouvait assister à d'obscurs mélodrames aux titres suggestifs : *La Cabane du péché* (*Il nido di falasco*, 1950), film italien de Guido Brignone, ou encore *La Nuit des suspects*, film français de Victor Merenda aussi connu sous le titre *Huit femmes en noir*, avec la chanteuse montréalaise Guylaine Guy dans un rôle mineur (Voir *Le Petit Journal* du 18 septembre 1960 et le *Montréal-Matin*, le jeudi 1^{er} septembre 1960, p. 17). Parmi les films étrangers présentés en salle au Québec, en 1960, on trouvait parmi les plus populaires : la version en français de *Ben-Hur* (1959) de William Wyler, et *Hiroshima mon amour* (1959) d'Alain Resnais, dont la version projetée au Québec avait été réduite de treize minutes par la censure (d'après Lever et Pageau, 2006, p. 93).

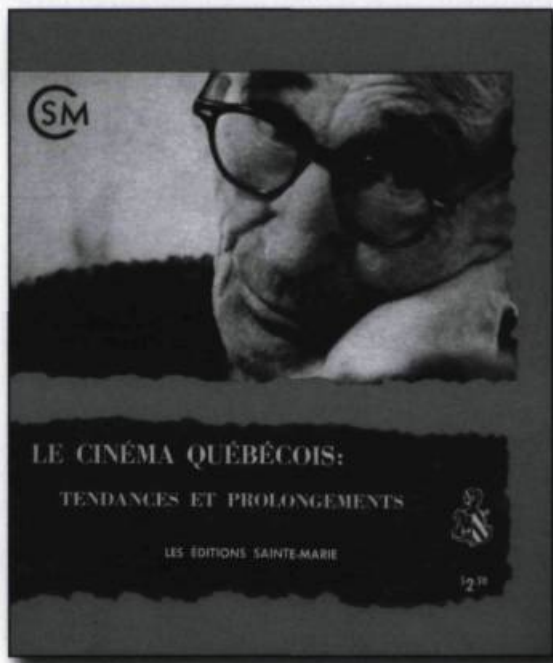
En 1960, la production de longs métrages québécois était pratiquement revenue au point mort, à l'exception de quelques films très peu diffusés, comme *Les Aventures de Ti-Ken* (1960), produit artisanalement par Roger Laliberté, et *Drylanders* (1963), film de l'ONF tourné en anglais par Don Haldane.

LA PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM

Pour bien saisir l'importance de la production québécoise (et canadienne) de cette décennie, il faut explorer d'autres réseaux que le circuit des salles commerciales. Les productions de l'Office national du film (ONF), pour la plupart des courts métrages, souvent des documentaires ou des films d'animation, étaient distribués parallèlement, en marge des grands circuits : dans les salles paroissiales, les ciné-clubs, ou pour être projetées durant les séances du vendredi après-midi dans les écoles, ou à la télévision. Mais pour bien résumer les activités de l'Office national du film, il faudrait en fait tout un livre (voir le *Répertoire* de Donald Bidd, 1991). À ne pas confondre avec l'ONF, la collection de

l'Office du film de la Province de Québec comptait également plusieurs centaines de titres importants, principalement des documentaires et des films éducatifs, qui font désormais partie des Archives nationales du Québec (voir l'article d'Antoine Pelletier, dans *Cap-aux-Diamants*, n° 38, été 1994).

Contrairement à la plupart des pays du monde, les films les plus significatifs produits au Québec au début des années 1960 étaient des documentaires, comme *Les bûcherons de la Manouane* (1962) d'Arthur Lamothe. Certains documentaires étaient tournés par des producteurs privés, pour alimenter la télévision qui, contrairement aux salles commerciales, était fortement incitée à programmer des contenus canadiens. Ces normes ont fait en sorte que de nombreuses productions ont pu être tournées ici, que des équipes techniques ont pu exercer leur métier, et que beaucoup d'images québécoises de cette période subsistent de nos jours.



■
 En 1968, Réné Bérubé et Yvan Patry publient le tout premier recueil d'études sur le cinéma au Québec, *Le cinéma québécois : tendances et prolongements* (Éditions Sainte-Marie, 1968). On y revient sur les films de Pierre Perrault comme *Le règne du jour* (1967), mais aussi sur les œuvres de Jean-Pierre Lefebvre et de Don Owen. Devenu introuvable, ce livre comprenait un historique du cinéma québécois depuis 1943, une présentation succincte d'une vingtaine de réalisateurs et une filmographie détaillée (1943-1968). (Archives de l'auteur).



Entre 1960 et 1969 inclusivement, un total de 84 longs métrages ont été produits au Québec, incluant les films tournés en anglais et les productions de l'ONF de ce format. Aujourd'hui, à peine une douzaine de titres de cette décennie demeurent disponibles en vidéocassette ou en DVD. Une annexe non paginée du premier *Dictionnaire du cinéma québécois* de Michel Houle et Alain Julien établit la liste de ces films (Éditions Fides, 1978). (Archives de l'auteur).

L'HISTORIOGRAPHIE DE CETTE PÉRIODE

Un regard sur la période des années 1960 occasionne un phénomène historiographique intéressant pour l'historien comme pour l'observateur vivant au XXI^e siècle. En effet, ce que l'on a retenu de cette période en matière de cinéma québécois ne correspond pas toujours aux films les plus remarquables lors de leur sortie, et inversement. Cette disproportion se vérifie dans les ouvrages subséquents qui traitent de cinéma et par la disponibilité de certains films de cette période en vidéocassette ou en DVD.

SAISIR « L'AIR DU TEMPS »

Quelques réalisateurs ont parfaitement réussi à saisir « l'air du temps » : le présent à un moment précis, le caractère transitoire de leur époque. Montrer le changement permet de comprendre à la fois le présent et saisir ce que pouvait être le passé : c'est ce que l'on nomme la modernité. Une certaine modernité québécoise peut être perçue dans quelques films, comme dans cet appartement intemporel du Vieux-Québec que l'on voit dans le

court métrage *Geneviève* (1965), de Michel Brault, ou dans *À tout prendre* (1963), de Claude Jutra (1930-1986), lors de la fête où Claude et Johanne se rencontrent pour la première fois. Mais cette atmosphère de modernité se retrouve surtout dans *Le chat dans le sac* (1964) de Gilles Groulx. Bien que fortement influencé par le style de Jean-Luc Godard (pensons à *Vivre sa vie*, 1962), *Le chat dans le sac* demeure représentatif, voire emblématique du Québec de la Révolution tranquille. Ses deux personnages au début de la vingtaine crèvent l'écran, en exprimant les doutes de leur âge et par extension de toutes les générations qui auront vingt ans. Dès le générique du début, le personnage joué par Claude Godbout affirme une phrase-choc énoncée comme un postulat, qui stigmatise toute la recherche identitaire de son époque : « Je suis Canadien français; donc, je me cherche ». Pour sa part, sa compagne Barbara Ulrich se définit autrement, et d'abord comme Juive. Gilles Groulx a donné avec *Le chat dans le sac* le film-phare de cette décennie au Québec, l'équivalent pour le cinéma des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay au théâtre et des chansons de Robert Charlebois datant de 1968.

Au milieu des années 1960, on assiste à une multiplication du nombre de films tournés au Québec, ce qui occasionne une plus grande diversité de styles et de sujets. Le genre mélodramatique reste très prisé. Les films de Pierre Patry (*Trouble fête; Caïn; La corde au cou*) se situent dans cette veine. Le cinéma d'animation se concentre à l'ONF, en explorant la veine expérimentale, à la suite des recherches de Norman McLaren.

DES VEETTES DE LA CHANSON AU CINÉMA

La chanson québécoise comme la télévision avaient trouvé leurs idoles; il restait au cinéma québécois à se créer ses propres vedettes pour le grand écran. À partir du milieu des années 1960, on assiste à un voisinage fertile entre la chanson et le cinéma. Le poète Gilles Vigneault tient le rôle principal dans un moyen métrage d'Arthur Lamothe. Son film d'une heure s'intitule *La neige a fondu sur la Manicouagan* (1965) et Vigneault compose expressément pour ce film deux chansons sur le thème de l'hiver, qui deviendront ses plus populaires : *Mon pays* et *Pendant que*.

D'autres célébrités québécoises apparaissent dans différents films. Le chansonnier Claude Gauthier tient le rôle principal dans le film *Entre la mer et l'eau douce* (1967) de Michel Brault. Des musiciens du groupe pop Les Sinners (comme François Guy) apparaissent dans le film *Kid Sentiment* de Jacques Godbout en 1967. Robert Charlebois et Mouffe jouent les rôles principaux dans *Jusqu'au cœur* (1968) de Jean-Pierre Lefebvre. Le chanteur Georges Dor participe au film *Où êtes-vous donc?* (1969) de Gilles Groulx. Évidemment, les chan-

teuses exercent leur métier d'interprète pour le cinéma : Diane Dufresne (alors inconnue) chante *Un jour il viendra mon amour*, chanson-thème du film *L'initiation* (1969); Isabelle Pierre interprétera une composition de Stéphane Venne, *Le temps est bon*, pour le film *Les mâles* (1970), de Gilles Carle.

À partir de 1968, un pan du cinéma québécois devient plus commercial, rentable et populaire. Quelques films connaissent un très grand succès : *Valérie* (1968) de Denis Héroux crée un phénomène médiatique dès son lancement en mai 1969, suivi quelques mois plus tard de *L'initiation* (1969), du même réalisateur. On pavait la voie au long métrage *Deux femmes en or* (1970) de Claude Fournier, longtemps considéré comme le film le plus rentable au Québec (Houle et Julien, p. 79). Pourtant, ces films surmédiatisés ne représentaient qu'une partie des productions, et donnent l'illusion que toute l'industrie du cinéma québécois d'alors était prospère.

Du côté de l'exploitation, un grave problème persiste à la fin des années 1960 : la faible place occupée par les films québécois sur nos écrans. Ainsi, l'*Almanach moderne 1970* (Publications Éclair, vol. XIV, 1969, p. 464) donnait des chiffres éloquents sur l'omniprésence des films étrangers au Québec, en reprenant des statistiques compilées par l'Office des communications sociales, pour l'année 1968. Sur 516 films sortis à Montréal, 113 (21 %) provenaient de France, 142 venaient des États-Unis, et seulement 12 étaient québécois ou canadiens. Le reste de l'offre, soit 249 longs métrages, provenait de 23 autres pays, ce qui donnait une diversité de contenus culturels assez étonnante, du point de vue cinématographique, pour la moitié des films offerts au public montréalais de 1968. Ces chiffres ne précisent toutefois pas les recettes ni le nombre de représentations. On comprendra également que beaucoup de ces films étrangers n'étaient pas projetés ailleurs en province.

LA POINTE DE L'ICEBERG

Les longs métrages québécois de cette période méritent d'être reconsidérés. Beaucoup de ces films ont conservé une dose de jeunesse, de modernité. Ils ne constituent pas pour autant un « reflet de la société », car seulement une partie du Québec d'alors était en pleine mutation, selon les générations, les milieux, les régions, ce qui interdit toute tentative de généralisation.

Quatre décennies plus tard, plus de la moitié des films québécois des années 1960 demeure difficiles à trouver en vidéocassette ou en DVD. Il faudrait revoir systématiquement l'ensemble de ce corpus afin de pouvoir l'apprécier et en mesurer toute la valeur artistique, historique, sociologique, et désormais patrimoniale. Je résumerai de trois manières cette décennie du point de vue ciné-

Au pays de NEUVE-FRANCE

Dans un pays de roche, de grès... de tempêtes, de blancheur, de glace, de vent et de froid, se déroulent quatre épisodes d'une vie de roulers et de migrants, où la poésie ne manque pourtant pas, surtout au chantier des goélettes...

TÊTE-À-LA-BALEINE

Vingt, qui nous partage ses souvenirs et ses photographies d'un village "archaïque" qui se réfugie sur la terre ferme l'hiver et qui gagne les flots, l'été, pour suivre le poisson et récolter le sucre rouge ou "dickweed", du nom québécois, qui veut dire "dick". Population itinérante, relations incroyables, partage étrange, où l'on remarque les érudits au Farol!

LE JEAN RICHARD

Ben est assis, à cinquante milles en aval de Québec, d'un-dit à des endroits comme l'Île-aux-Coudres, ou Petit-Rivière, on est loin des rigueurs de la loi de Lacombe. Mais l'hiver y est quand même à respecter et il faut du courage pour le passer à "voile", construire, raffiner et équilibrer une belle goélette "en forme de saucisson"... on peut même aller au nord-est de la mer... Au printemps, c'est une course d'art, un véritable bijou, on se lance dans l'eau froide, à la suite d'une file qui a duré toute la nuit... Hommage au noble métier de leur avènement, la goélette a été figurée avec amour par une équipe de capitaines.

ATTIUK

Une semaine vivante au pays du Québec, plus précisément à la ferme québécoise de la Rivière, sous le ciel de l'île de Belle-Île. Une région de "bonnes terres" de laus inestimables et de sources étonnantes... et le Miroir, ce plus d'île québécoise pour le moment, présente une région de "bonnes terres", qui joue un rôle de premier plan dans sa vie. Le film est une véritable étude de mœurs, où pas un détail ne manque, y compris le rythme régulier de ramolir de classe, et le respect au moment, un état d'âme du Québec.

L'ANSE TABATIÈRE

Trois ans sur les bords de Saint-Louis, sur la côte nord, entre Harrington et Blanc Sablon, l'été dans le Gaspé... à l'Anse Tabatière! Qu'est-ce qu'un y est l'été et où y a une histoire (une histoire de famille) et on y présente la photo d'hiver de l'automne... Plongée des États, récolte de viande (saumon) à la fin, sans être possible en tradition à chaise, tout cela passe sous forme d'images fascinantes et vivantes.

10 min. Couleur. Chacun 25 min. 28 sec.

série produite par CRAWLEY FILMS LIMITED (Ottawa)
distribuée par L'OFFICE NATIONAL DU FILM - CANADA



matographique : une industrie prospère pour beaucoup d'exploitants, une certaine image de nous-mêmes à travers certains films; mais aussi, hélas! un patrimoine en voie de disparition. ❧

Pour en savoir plus:

« 100 ans de cinéma au Québec », *Cap-aux-Diamants*, n° 38, été 1994.

Bidd, Donald. (dir.). *Le répertoire des films de l'ONF*. Montréal, Office national du film, 1991.

Lever, Yves, et Pierre Pageau, *Chronologie du cinéma au Québec*. Montréal, Les 400 coups, 2006.

Houle, Michel, et Alain Julien, *Dictionnaire du cinéma québécois*. Fides, 1978. (Voir surtout les pages 314-318).

Laberge, Yves, « Identité culturelle et institutionnalisation : la place du Canada dans l'histoire du cinéma mondial », dans *International Journal of Canadian Studies*, n° 22, Fall 2000, p. 115-134.

Yves Laberge est sociologue et encyclopédiste; il a collaboré aux livres *Encyclopedia of Twentieth-Century Photography* (Routledge, 2006) et *Encyclopedia of Documentary Film* (Routledge, 2006).

René Bonnière réalise avec le jeune Pierre Perrault une série de treize films pour Radio-Canada, sous le titre *Au pays de Neufve-France* (1960). Ces documentaires ethnologiques contiennent l'embryon de l'œuvre de Pierre Perrault, présentant la plupart des sites qu'il fréquentera durant les 30 années qui suivront, par exemple dans son cycle sur l'île aux Coudres. Comme beaucoup de documentaires et de courts métrages de cette période, ceux-ci trouvent leur auditoire principal en étant télédiffusés sur le réseau de Radio-Canada. Aujourd'hui, revoir *Au pays de Neufve-France* permet de retrouver le Québec traditionnel d'avant ce que l'on a nommé la Révolution tranquille. (Document promotionnel de l'ONF. Archives de l'auteur).